



**Journal des anthropologues**  
Association française des anthropologues

**98-99 | 2004**  
**Globalisation. Tome II**

---

## Une attente incessante

Jean Rouch (1917-2004)

**Marc-Henri Piault**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1636>

DOI : [10.4000/jda.1636](https://doi.org/10.4000/jda.1636)

ISSN : 2114-2203

### Éditeur

Association française des anthropologues

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 37-40

ISSN : 1156-0428

### Référence électronique

Marc-Henri Piault, « Une attente incessante », *Journal des anthropologues* [En ligne], 98-99 | 2004, mis en ligne le 22 février 2009, consulté le 17 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1636> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.1636>

---

Ce document a été généré automatiquement le 17 septembre 2020.

Journal des anthropologues

---

# Une attente incessante

Jean Rouch (1917-2004)

Marc-Henri Piault

---

*Jean : dernière lettre 8/03/2004*

*Jean, depuis que tu m'a donné un premier rendez-vous - c'était en Janvier 1958 - j'ai vite compris qu'il fallait t'attendre : tu es toujours en retard. Très vite aussi on s'est raconté tellement d'histoires en traînant entre Bouaké et Abidjan, entre Kumasi et Accra, Tamalé et Bolgatanga, entre Lomé et Parakou, entre Zaria et Sokoto, entre Nyamey, Birni'n Konni, Dongondutchi et Tahua, entre Saint-Tropez et Florence, entre la rue des Saints Pères et le boulevard Saint Germain... je n'avais qu'à m'en souvenir pour que tu sois déjà là, même en ton absence. Toujours Vertov, Flaherty, Vigo, Kazan, Grémillon, Godard, Jünger, Éluard, Desnos, Leiris, Breton, Sartre, Camus, Gide, Griaule, Germaine... faisaient partie de la conversation, participaient au voyage. Parfois Jane nous bousculait, ses dérives croisaient les nôtres, arc-en-ciel surprenant qui barrait le ciel et soudain désignait une réalité criante, souffrante que nous aurions dû voir, entendre mais qu'elle avait perçue avant nous au travers de nos délires.*

*Bon ! Cette fois-ci tu es en avance, c'est pas très malin. Qu'est-ce que je peux faire ? Là, franchement, je suis embêté, j'ai pas eu le temps de me préparer et tu as oublié plein de gens, plein de rendez-vous, plein de choses à faire, de films à finir derrière toi. Arrêt sur image. Il va falloir penser un peu mieux au montage des prochaines séquences. Enfin, on va essayer de faire le mieux possible. Enfin, attends, on fera comme*

*toujours, petit à petit sans doute mais pour toujours...*

*JAGUAR !*

*Marc*

- 1 J'ai écrit cette dernière lettre à Jean Rouch trois semaines après sa disparition au Niger. J'étais à Paris, au musée de l'Homme, au Comité du film ethnographique, assis exactement à l'endroit où lui-même s'installait lorsqu'il venait travailler avec Françoise Foucault. Nous étions dans une sorte d'effervescence folle, de celle qu'il aimait à produire et à traverser. Françoise et Laurent Pellé mettaient la dernière main au Bilan du film ethnographique qui allait commencer une semaine plus tard et je commençais à réunir les films destinés à l'hommage rendu à Rouch le dernier jour du bilan. On s'arrachait le téléphone, on montait et descendait l'escalier tordu qui sépare les deux salles (il vaudrait mieux dire « caissons ») de travail du Comité et vraiment Jean était presque là mais terriblement, exagérément en retard. On était exaspérés de ne pas pouvoir l'interpeller, lui demander tout ce qui n'était pas encore fait. Je ne pouvais accepter son absence, c'était inqualifiable, à la veille de ces événements une telle désinvolture de sa part approchait de l'indifférence, c'était une véritable provocation. On continuait à s'agiter, à mettre les programmes en ordre, à faire défiler les bobines et les cassettes, à ouvrir des boîtes couvertes de poussières d'où sortaient soudain les images en fuite depuis je ne sais combien de temps, le téléphone sonnait sans arrêt, des visiteurs éberlués tentaient d'entrer dans le bureau, vite repoussés par nos grognements inquiétants et nos regards hagards. Soudain j'ai eu besoin de lui envoyer un message à la fois d'appel et de reproche.
- 2 Il me semble bien qu'à partir de ce moment-là je me suis calmé. Je n'avais plus besoin de m'étourdir pour étouffer une peine indicible ou surmonter les effets douloureux d'une disparition comme toujours inadmissible. Cette agitation même nous avait mis en présence des images de Rouch, celles qu'il avait tournées et celles où il apparaissait, nous nous étions baignés d'une présence qui bousculait les chronologies et donnait corps vivant à la mémoire, faisant du souvenir et de l'image autre chose qu'une construction nostalgique, autre chose qu'une lamentation désespérée sur la disparition des êtres et des choses. Les images et le son nous entouraient et approfondissaient l'espace, le temps se parcourait en tous sens, spirale indéfinie comme une certaine pensée dogon cherche à nous le suggérer. La présence de ces images, les parcours incessants qu'elles offraient d'un endroit à l'autre, d'un personnage à un autre, d'une époque à une autre, tout cela surmontait le triste constat hégélien selon lequel « l'oiseau de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit ». Ce « gris sur gris » du philosophe désabusé ne pouvait se répandre sur nous car sans cesse les questions d'aujourd'hui se trouvaient confortées ou troublées de questions et d'interrogations, de réponses partielles, tranchantes, naïves d'hier auxquelles répondaient encore les suggestions de demain. Le sens et l'achèvement ne s'épuisent jamais d'une seule et définitive réponse et le propos rouchien est celui d'une élaboration continue d'un mythe sans cesse à venir et à construire. L'entrecroisement des traces impossibles du renard pâle inscrit la vérité comme chimère épuisante mais nécessaire outrepassement des évidences. Vers une déconstruction permanente des certitudes, c'est à cela que menaient sans aucun doute les errances sur les innombrables routes et pistes du Sahel ouest africain par lesquelles Jean Rouch m'a d'abord initié à l'Afrique mais peut-être surtout à l'étonnement indispensable, sans cesse recommencé...

- 3 Plongé dans le courant incessant et les détours, les tourbillons et les retours des images rouchiennes, il me semble l'emporter avec moi, le garder en moi. Non pas comme une image, un souvenir ou l'assurance d'un savoir, d'une expérience acquise mais tout à fait comme un compagnon, plus ou moins discret, plus ou moins tolérant, plus ou moins accommodant mais toujours à distance élégante et pudiquement sarcastique. Je n'aurai cependant jamais ni le vrai commencement ni l'achèvement d'une entreprise destinée à échapper à toute définition, à tout enfermement et s'épanouissant sans cesse dans l'esprit et le regard de chacun et de tous ceux qui, comme moi, l'accompagnent à leur façon, d'un regard et d'un point de vue particuliers, précieusement irréductibles. Tous nous nous renvoyons des expériences, des approches sinon même des reproches et des appropriations qui démontrent bien la troublante continuité, l'inquiétante présence-absence de celui qui a cherché à faire le portrait des dieux les plus fugitifs et fulgurants, masquant l'invisible dans le visible de la possession. S'approchant de la transe en y glissant son regard et les trébuchements de sa caméra, frôlant les étourdissements des chevaux des dieux, porté par le souffle des esprits, il aurait pu croire et faire croire à l'achèvement possible du voir. Recommencant sans cesse une quête vers l'unité impossible et inacceptable de la personne et du monde, seule sa démarche, chancelante et assurée continue de marquer la nécessité des cheminements plus que la certitude des directions et la vérité des issues. Il a transformé justement le « cinéma vérité » en « vérité du cinéma ». Nous avons tous pris de lui des choses différentes qui n'étaient pas toujours de lui ou en lui mais que nous avons atteintes grâce ou à cause de lui. Ce paradoxe d'une vérité évanescence, inachevée sans fin, recommencée toujours, poursuivie, masquée, détournée, c'est bien ce qu'il nous aura laissé de plus agaçant et de plus merveilleux à fuir et à découvrir.
- 4 Ce fameux « faire comme si » dont ensemble nous avons, il y a longtemps, décidé d'assumer les exigeants faux-semblants, est plus que jamais à l'ordre du jour. Comme si nous allions nous retrouver tout à l'heure et décider encore d'inventer le monde...
- 25 mars 2004

---

AUTEUR

MARC-HENRI PIAULT

CNRS / Comité du Film Ethnographique